

Rose-Marie Vassallo

Traduire la culture

Sous cet intitulé lapidaire se tenait à la Sorbonne, les 22, 23 et 24 mai 1996, le douzième colloque international du Centre de recherches en traduction et stylistique comparée de l'anglais et du français de Paris III, animé par Paul Bensimon et organisé cette année conjointement avec le Centre d'études canadiennes de Paris III. L'énoncé laconique recouvrait un thème d'une ampleur redoutable, confirmée par le programme : vingt-six communications – treize pour chacun des deux centres – tentaient d'explorer la question en tous sens, de façon relativement méthodique grâce au rigoureux balisage effectué par Paul Bensimon. Résistance à l'étrangeté, sélectivité de la culture réceptrice, irréductibilité de pans entiers du fait culturel, dilemme du traducteur face à l'allusion, au nom propre – telles étaient, à grands traits, les pistes de réflexion suggérées, susceptibles de ramifications multiples.

La traduction-interprétation étant, depuis toujours, l'un des modes premiers de la communication entre les cultures, Jean-René Ladmiral (Paris X) se penche d'abord sur la « traduction sans spécialiste compétent » telle qu'elle se pratique en Afrique et partout où le multilinguisme est de règle, où l'on « bricole une solution » pour la communication interculturelle. Bricolage qui ne va pas sans risques, comme le suggère le débat qui s'ensuit, brillante démonstration des périls du jeu linguistique dans l'exercice des jeux galants.

Pour traduire, donc, mieux vaut peser ses mots, et d'emblée Marianne Lederer (Paris III) touche au cœur du problème en évoquant le délicat dosage d'implicite et d'explicite exigé de toute traduction, et le recours à des options modulées. Ainsi le lecteur convié à une noce indienne se passe-t-il aisément de notes en bas de page : il identifie sans peine le fait culturel

décrit, et son bagage cognitif s'élargit au fil de la lecture. À l'inverse, dans un texte coréen, lorsqu'une jeune femme se tranche un doigt dans l'espoir de sauver son mari mourant, il paraît utile de glisser dans le texte : « pour lui donner à boire du sang frais ». L'importance de chaque détail est à évaluer au plus juste : certaines explicitations détournent du corps de l'œuvre.

Mais le filtrage culturel intervient en amont même de la traduction, comme le font observer plusieurs intervenants dont Jane Koustas (Brock University, Québec). Il s'opère dès la sélection des œuvres, selon le système de valeurs de la culture d'arrivée. Dans la traduction, jamais innocente, se joue notre rapport à l'autre. En témoignent, au Canada, les faibles flux de traduction du français vers l'anglais, la nature même des œuvres traduites – la préférence allant à celles qui confortent les stéréotypes de la culture d'accueil, et donc à Marie-Claire Blais plutôt qu'à Réjean Ducharme – et jusqu'à l'analyse de ces textes par la critique, laquelle abonde à son tour dans le sens des attentes de la culture d'arrivée.

C'est que le sens du texte, fait valoir Annie Brisset (université d'Ottawa), est avant tout attribué par celui qui reçoit, et non perçu comme un énoncé objectif. Pour exemple des détournements opérés par la traduction, elle cite une version québécoise de *Death of a Salesman* d'Arthur Miller, où le rêve américain perdu se mue en « peurs » des Québécois sur fond de campagne référendaire. En fait, la distorsion est telle que l'on touche ici à l'adaptation – et le débat soulevé illustre, par sa vivacité, combien la polarité traduction-adaptation sous-tend toute discussion sur la traduction.

Adaptation encore, mais guère controversée celle-ci, est la démarche adoptée par Elisabeth Lavault et Claudia Wolosin (Grenoble III) dans la traduction de manuels destinés aux profanes abordant l'informatique de pointe. Dans ces ouvrages au ton hyperfamilier très Silicon Valley, le lecteur français risquerait fort de se sentir pris pour un demeuré si la traduction ne relevait d'un cran le niveau de langue, et ce sans perdre l'humour qui contribue à faire passer l'indigeste – la masse d'informations techniques. La francisation n'en a pas moins ses limites : WYSIWIG et autres acronymes restent inéluctablement *en informaticien dans le texte*.

Cela dit, l'intraduit est-il toujours l'intraduisible ? Dans un exposé ironique, illustré de deux articles truffés d'*en français dans le texte*, d'énarque à pantoufle (sic) en passant par noyau dur, Jean-Claude Sergeant (Paris III) s'interroge sur les termes non traduits. Xénismes délibérés, conservés pour la couleur locale, ou termes dont la traduction risquerait

d'appauvrir ou de trahir, ces inclusions à valeur de codage exotique ont souvent pour effet, sinon pour but, de conforter les stéréotypes. Emprunts parfois naturalisés (et dénaturés), voire emprunts frauduleux que l'emprunté ne reconnaîtrait pas pour siens, les marqueurs d'exotisme se retrouvent plus souvent, certes, sous la plume du journaliste que sous celle du traducteur – mais ce dernier n'a-t-il pas intérêt à savoir en user à bon escient ?

Authentiquement réfractaires à la traduction, en revanche, sont les littératures africaines dont Jean Sevry (Montpellier III) soumet quelques échantillons. On touche ici à l'irréductible, à l'absence totale de référents dans la culture d'accueil, et à une construction du réel – bien plus qu'à une perception – radicalement différente. À faire douter qu'il existe de quelconques universaux culturels. Comment traduire ces proverbes insolites qui émaillent la conversation en pays zoulou, ou les incantations répétitives d'un chant de louange (izibongo), destiné à être psalmodié, dansé plutôt que lu ? Défis à la traduction, certains de ces textes n'en sont pas moins traduits; au lecteur de s'ouvrir sur un ailleurs déroutant. Détail savoureux, le refus d'inclure des notes de la part d'un écrivain africain : y avait-il des notes, rappelle-t-il, dans les ouvrages que lui-même a dû lire en anglais ?

À peine moins hasardeuse est l'entreprise de traduire une langue qui n'existe pas vraiment, telle celle que s'est forgée Syngé à partir de l'anglo-irlandais. Comme le souligne Jean-Michel Déprats (Paris x/Nantere), il s'agit moins ici de rendre un dialecte ou un sociodialecte qu'une langue poétique, une langue inventée, aux rapports ambigus avec toute langue authentique. « Les mots que j'emploie, ce sont les mots de tous les jours et ce ne sont point les mêmes. » Une dégustation de cinq versions françaises de *The Playboy of the Western World* permet d'inventorier les écueils qui guettent le traducteur dans cette aventure à haut risque : de la francisation excessive aux lourdeurs nées de l'usage systématique de tours très typés (si heureux soient-ils), en passant par le parler « branché » vite daté ou la tentative d'introduire l'étrangeté au moyen de littéralismes, chaque option comporte ses pièges, chacune est critiquable – et chacune défendable en son lieu et son époque, la moins fragile étant sans doute celle qui respire une poésie légèrement hors du temps, hors de la culture d'arrivée.

La traversée d'un océan peut se révéler aussi éprouvante, pour un texte, que le passage d'une langue à une autre et Marie-Françoise Cachin (Paris VII) nous livre ses conclusions sur la « traduction invisible » que subissent les œuvres anglaises re-publiées aux États-Unis. Hormis quelques « corrections » orthographiques, les modifications linguistiques sont

mineures, mais périphrase et paratexte trahissent d'immenses écarts culturels. Révélateurs : les titres remaniés, soit pour cause de *political correctness* (*Ten Little Niggers* d'Agatha Christie devenant *And Then There Were None*, par exemple), soit pour mieux appâter le lecteur (*death* et *murder* à la une). Plus surnoises encore, parce que plus discrètes, sont les fins réaménagées. Ainsi Waugh a-t-il réécrit, pour le mettre au goût américain, le dernier chapitre de *A Handful of Dust* : au lieu d'y finir ses jours dans la jungle, contraint de lire Dickens à voix haute jusqu'à ce que mort s'ensuive, le héros rentre au logis où l'attend sa femme contrite. Encore l'auteur était-il ici complice. On frémit en songeant à ces auteurs confiants qui ont découvert trop tard – ou ignoré à jamais – qu'en traversant l'Atlantique leur texte avait subi quelque mutation occulte.

Comblé le fossé en ramenant tout à soi est certes une façon – cavalière – de traduire la culture, mais c'est à « traduire la distance culturelle » par le « bon usage de l'ignorance » que nous convie Jean-Pierre Richard (traducteur littéraire). À la lumière d'un extrait particulièrement coriace à rendre, tiré d'un texte de Kipling truffé de jargon et d'argot de la marine de guerre à voile, se dégage la notion de distance culturelle interne à une œuvre, excédant parfois l'écart entre culture d'origine et culture d'arrivée. Là, le traducteur doit se faire ajusteur d'ignorance – car si tout est ignorance l'effet d'écart interne disparaît. D'où l'urgence de fournir au nouveau lecteur un code d'accès, au besoin par glose, en débordant du texte, afin de ne pas le laisser « dans l'ignorance de son ignorance ». Dans l'extrait choisi, une pluie de notes restitue l'expérience d'une carence culturelle, à l'intention d'un architecte au savoir situé quelque part entre omniscience et ignorance absolue.

Abordant la traduction sous un angle plus sociologique, Jean-Michel Gouanvic (université Concordia, Montréal) rappelle que les textes traduits – et la façon même de les traduire – obéissent à la logique du marché des biens culturels. L'étude de deux champs littéraires distincts, celui du roman réaliste et celui de la science-fiction (victime, dans les années 1950, de traductions sabordées), tend à montrer que la traduction de littérature américaine, plus soucieuse de narrativité que de recherche stylistique, a fait bouger le champ littéraire français depuis la seconde guerre mondiale et déplacé le canon littéraire.

L'inventaire dressé par Michel Ballard (université d'Artois) de la kyrielle d'interrogations que soulève le nom propre en traduction a de quoi donner le vertige. Au dogme de l'intangibilité du nom propre, vocable sacré

dans nombre de sociétés primitives, et à sa valeur de marqueur exotique s'opposent autant d'arguments plaidant, dans certains cas, pour sa transposition. Sur fond de traduction, le nom propre pieusement conservé ne rend pas le même son; le nom banal perd sa banalité, le nom chargé de sens par étymologie ou connotations se vide de sa substance. Désignateur de l'unique, le nom propre véhicule bel et bien du sens. Au traducteur de trancher, en tirant conclusion de ce constat.

On pourrait croire la littérature enfantine peu chargée de références culturelles. Au contraire, elle en regorge, sous forme d'allusions notamment, signes de connivence. Là, le dilemme est plus aigu encore, estime la signataire de ces lignes (traductrice littéraire), qu'en littérature générale : quand on ne dispose que de très peu de mots pour broser la toile de fond, comment suggérer l'implicite tout en lui conservant sa saveur d'implicite ?

Un tour d'horizon aussi expéditif ne fait pas justice à la richesse de ces échanges. Il faudrait mentionner les apports d'autres intervenants, que leur « pays situé quelque part entre Atlantique et Pacifique, Etats-Unis et pôle Nord » place sur la ligne de friction où s'affrontent deux langues, deux cultures. Il faudrait citer Jean Tournon (IEP Grenoble) et sa pénétrante réflexion sur une simple affiche de campagne référendaire. Mais ce seraient là, aurait dit Jacques Cartier, cité par Carmen Marta Barreiro (Madrid), « *autres merveilles longues à raconter* ».

Les actes de ce colloque paraîtront dans la revue *Palimpsestes* n°11. Le prochain colloque du Centre de recherches en traduction et stylistique comparée de l'anglais et du français aura lieu en juin 1998 sur le thème « La traduction du cliché ». Pour tout renseignement complémentaire, s'adresser à Paul Bensimon, Institut du Monde anglophone, Paris III-Sorbonne Nouvelle, 5, rue de l'École de Médecine, 75006 Paris. Tél. : 43.26.45.96. Fax : 43.54.25.13.